Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 47

Artikel: Le jour de madame Frivolar
Autor: Deschamps
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197843

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 47. Samedi 25 novembre 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse**: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames**: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOUVEAUX ABONNÉS

Les nouveaux abonnés pour 1900 recevront gratuitement le **Conteur Vaudois** *jusqu'à la fin de l'année courante.*

Le jour de madame Frivolar.

Ce qui caractérise notre époque, c'est l'esprit de solidarité se manifestant par des collectivités, du haut en bas de l'échelle sociale.

Pas de métier qui n'ait son syndicat, pas d'art ou de profession libérale qui ne compte un ou plusieurs clubs; pas de sport ou de nouveauté quelconque dont les amateurs ne se groupent en association; et tous ont leur fête annuelle, leurs réunions privées ou officielles, et leur organe de publicité.

Qu'on s'étonne après cela que les dames qui ne sont ni artisans, ni artistes, ni sportistes, ni professeurs, obéissent à leur manière à leurs instincts de sociabilité, en recevant leurs amies et connaissances une fois par semaine et en les visitant à leur tour.

L'usage d'*avoir son jour* n'est certes pas nouveau; ce qui étonne plutôt, c'est son extrême extension. Les dames qui ont beaucoup d'amies prises dans l'engrenage de l'usage établi ne seront donc pas accusées de nonchalance, car les six jours de la semaine risquent de ne plus suffire aux devoirs qu'elles ont acceptés.

Il est deux heures et demie. Madame Frivolar et sa bonne sont sous les armes, c'est-à-dire en toilette de réception. La première a visé à une certaine simplicité, qui, pourtant, n'a pas exclu l'élégance du tablier de soie; l'autre, vêtue d'une blouse de couleur claire, repassée de frais, laquelle est reliée au jupon de lainage par une ceinture à effet, doit voiler ces élégances sous le tablier de nanzouk aux larges brides, insignes de la dépendance, contre laquelle elle n'a point encore songé à faire partie d'un syndicat.

Dans la maison, tout est dans un état irréprochable: le parquet du vestibule est luisant comme un miroir; les cuivres de la porte d'entrée accusent l'emploi d'un ingrédient incomparable; dans le salon, tout est disposé de façon à flatter le coup d'œil, ou à attirer l'attention. Non que quelque couleur criarde compromette la réputation de femme de goût de Madame Frivolar, mais dans l'ensemble harmonique des teintes effacées, dites fin de siècle, il y a un je ne sais quoi qui met en valeur le moindre meuble, le moindre bibelot. Ce résultat ne s'obtient pas en peu de temps, il y faut l'œil et la main de la maîtresse de maison.

Et la satisfaction de Madame Frivolar, à la pensée d'avoir obtenu ce résultat, se donne essor dans un repos contemplatif, goûté dans un des poufs moëlleux qui garnissent, ou peut-être encombrent son salon.

— Madame Prétenson, annonce enfin Bertine en introduisant une visiteuse.

— Eh! bonjour, chère amie, que vous êtes donc nouvelle chez moi; il y a quinze longs jours que je ne vous ai pas vue!

— Ma toute belle, que vous êtes aimable d'y avoir pris garde; le fait est que j'ai eu des occupations à mourir de fatigue: la couturière plusieurs jours, vous savez ce que c'est que ces maudits changements de saison, puis une grande revue dans le cabinet de travail de mon mari; en ai-je avalé de la poussière.... et gâté mes mains, malgré mes gants!

— Comment! Monsieur Prétenson tolère les revues dans son sanctuaire: Ah! ce n'est pas mon mari qui...

— Permettez, distinguons, il y a revue et revue; Charles était présent, défendant jalousement chacune de ses liasses, les remettant lui-même en place: aussi, vous comprenez..., impossible de faire son nettoyage à fond.

Le sujet épuisé, les deux dames procédèrent, selon l'usage, aux informations réciproques de la santé des leurs; on sait que ces choses-là ont un commencement, mais rarement une fin, à moins qu'on ne vienne à propos briser l'entretien.

Ainsi en arriva-t-il lorsque Mademoiselle Minutienne fit son entrée, à grand frou-frou de la soie qui double sa robe.

Accueil gracieux de la maîtresse de maison, et présentation de l'arrivante à Madame Prétenson. Toutes deux se disent charmées de faire une connaissance longtemps désirée, et toutes deux aussi se disent *in petto*: « C'est ennuyeux, cette inconnue; je ne pourrai peut-être pas parler à l'aise ».

Cependant, et pour rompre la première couche de glace, *le temps qu'il fait* devient l'objet de la conversation. Cher sujet! aussi précieux qu'il est anodin; que d'hymnes de reconnaissance devraient lui être dédiés pour les bons offices de pacificateur et de préservateur des terrains dangereux!

Mais comme ce sujet n'est pas inépuisable, un moment de silence embarrassant lui succéda bientôt, mais qui fut coupé par le départ de Madame Prétenson. Elle prétexta deux visites urgentes chez des amies dont c'était aussi le jour, et se retira en exprimant tous ses regrets de cette dure nécessité.

Restées en tête-à-tête, Mesdames Frivolar et Minutienne constatèrent une fois de plus combien l'entretien sur la personne absente favorise l'expansion.

« Y a-t-il longtemps que vous connaissez cette dame? » demande mademoiselle Minutienne.

— Une année à peine; — c'est une de ces relations sans conséquence, nouée dans les pensions de montagnes. Vous savez, dans ces longues journées de pluie de là-haut, combien on est aise de trouver une société quelconque.

— Ah!... est-ce peut-être cette même dame Prétenson qui se trouvait, il y a deux ans, à Salvan, en même temps qu'un certain peintre de Paris?

— Oui, mais... vous savez, on a dit beaucoup plus qu'il n'y avait en réalité; le monde est si méchant! Pour ma part, je n'ai rien remarqué d'insolite... cependant, il faut bien convenir que...

L'annonce d'une nouvelle visiteuse, jetée par Bertine d'une voix solennelle, empêcha pour cette fois les affaires de dame médisance.

Et la sémillante madame Pinson fit une entrée sensationnelle. Le mot se justifie par l'effet que produisit sur les dames son chapeau original et d'un chic tout français. C'est une Parisienne pur sang, transplantée par son mariage dans une petite ville de province. Jeune maman de 26 ans, elle est exubérante de vie et d'entrain et possède l'art de débiter un flot continu de paroles d'où les idées sont souvent absentes, cela avec une assurance, une satisfaction d'elle-même propres à confondre les gens timides ou simplement modestes.

« Parlez-moi de vos charmants bébés », dit la maîtresse de maison, lorsqu'une accalmie le lui permit.

— Ils vont bien maintenant, mais que de mal nous avons eu à déraciner cette maudite coqueluche; j'avais à peine repris mon sommeil d'autrefois que voici René qui se met à faire ses dents, nous en avons eu pour trois semaines de cris, d'éruption, de fièvre... et dame, ces choses-là mettent un mari de méchante humeur.

— Madame a combien d'enfants? hasarda timidement mademoiselle Minutienne.

— Deux, une fille et un garçon, qui sont arrivés coup sur coup à quinze mois d'intervalle; c'est un accident qui ne se renouvellera plus, tant du moins que je serai la maîtresse dans mon ménage.

Ici la vieille demoiselle Minutienne, qui ne lit que des romans traduits de l'anglais, se mit à rougir très visiblement. Elle esquissait déjà la pensée de se retirer lorsque le parfum subtil du thé qu'on préparait dans la pièce voisine atténua l'impression de froissement qu'elle venait de recevoir:

« Madame est servie », dit Bertine en ouvrant les deux battants de la porte.

Bientôt le petit cénacle fut placé autour d'une table élégamment servie.

Ce moment-là, pour familier qu'il soit à bon nombre de dames, ne manque jamais d'épanouir l'âme, en la disposant aux sentiments affectueux et bienveillants, du moins envers les personnes présentes. C'est alors que pleuvent les *ma chère, ma bonne amie, chère madame*. C'est le moment aussi où l'amphytrion recueille de notables satisfactions d'amour-propre, juste récompense de ses préparatifs du matin.

— Quel ravissant service à thé! Sans doute c'est mademoiselle Hélène qui a peint tout cela. Il y a là un goût tout à fait artistique dans le groupement de ces fleurs.

— Moi qui ne sais que broder, j'admire ce chemin de table; voyez, mesdames, comme la teinte des fleurs est assortie à celle des fleurs des assiettes; c'est un ensemble charmant.

— C'est aussi l'ouvrage de ma fille, dit madame Frivolar, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre modeste.

— Il est bien regrettable que mademoiselle Hélène ne soit pas des nôtres, cela me prive

du plaisir de la féliciier de ses talents. Ne la verrons-nous pas ?

— J'espère qu'elle ne tardera pas à rentrer de sa leçon de cyclisme. La pauvre enfant s'est tant surmenée au travail l'hiver dernier, que l'anémie est venue la tourmenter en enrayant son activité ; et le docteur n'a rien su nous conseiller de mieux que l'exercice à la mode. Vous savez, du reste, mesdames, combien la bicyclette guérit de maux féminins.

– Oui, et il faut bien cela pour faire oublier les méfaits de cet engin envers les paisibles piétons, dit mademoiselle Minutienne, qui avait de bonnes raisons pour parler de la sorte.

— Encore quelques sandwiches, chère madame ?

— Merci, si vous le permettez je vais goûter à ces belles tartelettes au rhum. Qu'il ferait bon avoir l'adresse de votre confiseur, car on ne mange des choses superfines que chez vous !

« Madame Grabaud », annonça Bertine. Et la maîtresse de maison de se précipiter au salon pour conduire, dans la salle à manger, la visiteuse, qui se montrait légèrement récalcitrante, consciente qu'elle était de son arrivée trop tardive.

Après le léger émoi causé par l'installation de la retardataire, après que le numéro trois de la tasse de thé eut été servi, la conversation générale se mit à louvoyer dans des lieux communs, tactique toujours utile, dans toute réunion de femmes, et qui sert à jauger les dispositions et les sentiments des unes et des autres.

Après quoi, on en vient à la question très bien portée des prédicateurs à la mode : de leur genre d'éloquence, de leurs mérites respectifs ; de là, descendre dans la vie privée de ces messieurs, le pas fut vite franchi, et c'est alors qu'un innocent *thé de dames* se métamorphosera en un *gros péché mignon*.

Mais comme bien on pense, des confidences sur les conducteurs spirituels ne peuvent être que très anodines, même pour les plus mauvaises langues. Celles de ces dames servirent seulement de transition à un certain scandale, non encore public, mais qui, grâce au jour de madame Frivolar, et à celui de madame X, va devenir le secret de Polichinelle. Le sujet fut délayé jusqu'à l'heure où ces dames se sentirent rappelées chez elles pour y présider le repas du soir.

Cette esquisse de mœurs appelle, il va sans dire, une réplique destinée à prouver que le sexe fort, dans ses heures récréatives, ne gaspille guère moins de temps, d'intelligence et d'activité. Nous attendons cette confession d'une plume aussi sincère et désintéressée que l'a été la nôtre vis-à-vis du sexe faible.

Madame DESCHAMPS

Zizelettes, singes, oies.

On sait que M. Rouge, libraire, à Lausanne, a édité dernièrement une vingtaine de cartes-correspondance, gracieusement illustrées en couleurs des armoiries des principales localités du canton, accompagnées d'allégories relatives aux surnoms et à certaines traditions populaires qui se rattachent à ces localités.

C'est au sujet de ces cartes, qui ont grand succès, qu'un de nos abonnés de Vevey nous écrit ces quelques lignes :

Des messieurs, en la compagnie desquels je me trouvais l'autre soir, sortirent de leur portefeuille plusieurs cartes-correspondance ornées des écussons de la plupart de nos villes. Ce fut là un sujet de conversation. Celle-ci porta tout particulièrement sur les petites figures qu'on remarque à côté de ces écussons. A côté des armoiries de Morges, par exemple, on voit une kyrielle de petits oiseaux connus, je crois, sous le nom de zizelettes. Lutry a ses singes, Moudon ses oies, Avenches ses cigognes, Rolle ses bellettriens, etc., etc. Ce que nous n'avons pu nous expliquer clairement, ce sont les singes de Lutry, les zizelettes de Morges et les oies de Moudon. Le *Conteur vaudois* aura sans doute l'amabilité de nous édifier à ce sujet.

* *

Voici ce que nous savons sur les locutions populaires relatives aux villes de Morges (*les zizelettes*), Lutry (*les singes*), et Moudon (*les oies*), locutions qui ont donné lieu à tant d'innocentes plaisanteries :

ZIZELETTES. — Un homme de La Vallée ayant amené des vaches au marché de Morges, entra dans une auberge pour prendre une chopine de vin. Voyant, à la table voisine, trois messieurs mangeant des petits oiseaux qui lui parurent fort appétissants, il appela le patron et lui demanda s'il pouvait en avoir aussi.

« Impossible, lui répondit-on, nous venons de servir les derniers. »

Puis, un instant plus tard, avisant une cage où sautillaient deux petites linotes, il fit de nouveau appeler le patron : « Et ces deux, ne pourriez-vous pas me les mettre, j'aimerais tant les goûter ! »

L'aubergiste regagna la cuisine, le sourire sur les lèvres, conféra un moment avec ses gens, et revint dire au Combier : « Eh bien, Monsieur, puisque vous les voulez, nous vous les mettrons. »

— Un peu vite, s'il vous plaît, j'ai hâte de manger un morceau.

Vingt minutes après, on lui apportait les deux volatiles, dont il eut raison en deux bouchées. Quant au prix, il s'en souvint toute sa vie ; jamais il n'avait payé si cher un dîner.

En s'en retournant, il remarqua une multitude de petits oiseaux voltigeant dans les haies qui bordent la route de Morges à Collombier. Et, furieux de sa déconvenue, il frappait à grands coups de fouet sur les branches, effrayant les moineaux qui s'y cachaient, et leur criait avec humeur : « *Allà vo zein à Mordze, io les zizelettes sè veindont bin.* »

(Allez à Morges, où les petits oiseaux se vendent cher.)

* *

LES SINGES. — Au temps où la maison de Savoie possédait le Pays de Vaud, la duchesse Yolande vint visiter ce dernier. Comme elle traversait Lutry pour se rendre à Chillon, les notables de cette petite ville s'approchèrent de son carosse chapeau bas, pour la complimenter et lui offrir des rafraîchissements.

Pendant que le syndic présentait à Son Altesse un plateau chargé de pêches et de raisins, un singe, vêtu d'un habit rouge chamarré d'or, qui se trouvait dans la voiture, se précipita vers le plateau d'argent, et, enlevant une grappe de raisin avec une dextérité sans pareille, la dévora aussitôt.

Indigné de ce manque d'usage, le syndic adressa, en patois, à l'animal, la réprimande suivante :

« Mon jeune ami, ayez un peu plus de patience ; laissez d'abord se servir Madame votre auguste mère : votre tour viendra ensuite. »

Le naïf syndic, qui n'avait jamais vu de singe jusqu'alors, avait pris ce représentant de la race simienne, pour le fils de la souveraine du Pays de Vaud.

Et les méchantes langues prétendent que c'est dès lors qu'on plaisante nos amis de Lutry sur ce comique incident.

* *

LES OIES. — Les détails suivants sont extraits d'un article publié dans l'*Eveil* de Moudon :

Moudon sur les bords de la Broye,
Nourrit un fort grand nombre d'oies ;
On dit même qu'il n'y a que ça,
Mais, voyez-vous, je n'y crois pas.

Ce couplet d'une chanson vaudoise, dans laquelle le chansonnier, bien vaudois lui aussi, décocha un trait satirique à la plupart des localités du canton, a fait à la ville de Moudon une réputation dont elle n'a pas lieu d'être fière. Mais les habitants de Moudon, comme ceux de bien d'autres localités, se sont montrés gens d'esprit. Bien loin de se fâcher, ils en ont ri.

Il est temps de rétablir les faits, ajoute le journal que nous citons, et de les placer enfin sous leur véritable jour. En réalité, Moudon, sur les bords de la Broye, n'a jamais nourri d'oies, *ni peu ni prou*. Plus vrai serait de dire qu'il fut un temps où les Moudonnois se nourrissaient d'oies... une fois par année. Assez peut-être pour faire rimer oie avec Broye, pas assez pour faire accréditer une légende.

* *

Des oies, on n'en trouverait pas aujourd'hui pour un malade sur le marché de Moudon. Tandis qu'autrefois... oh ! le bon vieux temps ! L'histoire vaut d'être racontée à ceux qui ne la connaissent pas. A ceux qui la connaissent, elle rappellera un de ces souvenirs d'enfance qui font encore plaisir.

Il y a quelque cinquante ans, le marché aux légumes de Moudon offrait encore l'aspect d'une animation extraordinaire le jour de la foire de Noël. De grand matin, disons plutôt bien avant le jour, des villageoises, toutes frileuses quoique chaudement vêtues, le capuchon de laine bordé de givre, un lourd panier au bras, débouchaient sur la place du marché. Elles arrivaient de tous les côtés, par toutes les portes de la ville, de près et de loin, du Jorat aux Combremonts, de Chavannes à Sédeilles, tout le long de la vallée. Matinales elles l'étaient incontestablement ; elles n'en étaient pas moins déjà attendues avec cette fiévreuse impatience qui caractérisait le flegmatique habitant de Moudon dans les occasions solennelles.

Ces bonnes bêtes étaient appétissantes à faire venir l'eau à la bouche, et encore plus suggestives dans le panier de la villageoise que sur la carte-correspondance qui vient de paraître. Admirablement troussées, cousues, dépouillées de leurs abattis, ne portant plus que quelques plumes de la queue, comme pour servir de poignée, elles semblaient tout en graisse, et quelle graisse !

Ce n'était pas assez de les avoir élevées avec une sollicitude maternelle, et engraissées avec non moins de soins, il fallait encore les plumer et les trousser pour qu'elles fassent bonne figure au gré de ces *gourmands de la ville*.

Encore un art qui s'en est allé avec les vieilles lunes. Aujourd'hui les oies sont remplacées par les canards.

Les oies ont commencé à disparaître du marché de Moudon, dès le moment où le parcours de ces animaux a été aboli. On voyait alors, aux abords de chaque village, une longue file d'auges pour abreuver les oies au retour du pâturage.

* *

Terminons maintenant par une anecdote :

« A la fin du siècle passé résidait à Lausanne un professeur, lequel avait son domicile à la Cité. Il était peut-être originaire de Moudon, ou tout au moins y avait-il des parents. C'est pourquoi l'approche de Nouvel-An faisait arriver chez lui quelques-unes de ces oies dont les Moudonnois faisaient ample provision sur le marché de leur foire de Noël.

» Voyant cela, les étudiants de notre Académie, farceurs mais bons enfants, se hissaient pendant la nuit comme ils pouvaient et s'emparaient d'un des volatiles confiés un peu trop ostensiblement à la foi publique. Le lendemain, l'heureux professeur recevait par un messager un colis soigneusement empaqueté, renfermant l'oie qui lui avait été enlevée. Le